

CHAPITRE VII.

TROUBLES DANS LE CAMP. — PLAN D'UNE COLONIE. — CONDUITE DE CORTÉS.
— MARCHÉ SUR CEMPOALLA. — RAPPORTS AVEC LES INDIGÈNES.
— FONDATION DE VERA-CRUZ.

1519.

La vie oisive des camps est pour la discipline militaire la plus difficile épreuve. La pensée des soldats a tout le temps de s'y replier sur elle-même, et ce qu'ils considèrent naturellement alors, ce sont les privations et les dangers de leur métier. Outre la rareté des vivres, l'armée de Cortés avait à endurer des chaleurs excessives, des essaims d'insectes, et tous les autres inconvénients d'un climat brûlant. Bien loin de posséder le caractère de troupes régulières, habituées à respecter la hiérarchie militaire, c'était un groupe d'aventuriers embarqués dans la même entreprise, courant les mêmes risques, ne voyant guère que leur égal dans un capitaine improvisé.

Ce séjour prolongé dans une contrée étrangère excitait parmi les soldats un mécontentement qui redoubla quand ils virent Cortés décidé à transférer son camp dans le voisinage du port découvert par Montejo. Il était bien temps de retourner, disaient-ils, et de rendre compte au gouverneur de Cuba des premiers succès de l'expédition. Fallait-il attendre sur ces plages stériles que toutes les forces de l'empire mexicain vinssent fondre sur eux? » Cortés éludait de son mieux ces plaintes importunes. Ils n'avaient, selon lui, aucune raison pour se laisser abattre. Tout ne leur avait-il pas réussi jusqu'alors? Une fois établis dans leur nouveau camp, ils ne pouvaient manquer de faire un commerce lucratif avec les indigènes.

Sur ces entrefaites, cinq Indiens, porteurs d'un message, parurent un matin devant le camp. On les introduisit aussitôt

dans la tente du général. Leur costume et leur aspect extérieur différaient de ceux des Mexicains. Ils portaient des anneaux d'or et des pierreries d'un bleu brillant à leurs oreilles et à leurs narines. Une feuille d'or, délicatement ouvragée, était attachée à leur lèvre inférieure. Marina ne put comprendre leur langue, mais elle leur adressa la parole en aztèque, idiome que deux des Indiens connaissaient. La députation venait de Cempoalla, principale ville des Totonagues. Cette nation puissante, après avoir occupé le plateau pendant plusieurs siècles, et descendu ses pentes orientales, s'était établie dans les sierras et les vastes plaines qui bordent le nord du golfe du Mexique. Récemment conquis par les Aztèques, et cruellement opprimés, les Totonagues étaient impatients de secouer le joug. La renommée des Espagnols, parvenue jusqu'à leur chef, l'avait décidé à envoyer des ambassadeurs à Cortés, pour l'inviter à se rendre dans sa capitale.

Cette prière fut accueillie par le général espagnol avec le plus vif empressement. Jusqu'alors il avait toutes les raisons de croire l'empire aztèque aussi uni que puissant. C'était la révélation d'une importante vérité. Son habile politique vit tout de suite dans le mécontentement des provinces conquises le plus puissant des leviers. Il fit donc un excellent accueil aux ambassadeurs totonagues, et s'informant de leurs ressources, il ne les congédia qu'après les avoir comblés de présents et leur avoir promis de rendre prochainement visite à leur chef (1).

Dans l'intervalle, les amis personnels de Cortés, parmi lesquels on peut citer plus particulièrement Alonzo Hernandez, Puertocarrero, Christoval de Olide, Alonzo de Avila, Pedro de Alvarado et ses frères, persuadaient aux troupes de mettre, par quelque grande mesure, leur général en état de poursuivre des plans ambitieux que les instructions de Velasquez n'autorisaient pas. Retourner immédiatement à Cuba, c'était

(1) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 41. Las Casas, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 3, cap. 121. Gomara, *Crónica*, cap. 28.

abandonner, dès le début, une entreprise qui, sous un pareil chef, devait leur procurer tant de gloire et de richesses! C'était livrer à l'insatiable gouverneur tout ce qu'ils avaient déjà gagné. Le meilleur parti semblait être de fonder une colonie, dont un gouvernement local prendrait en main la conduite, et pourvoirait à tous leurs besoins. Cortés n'avait reçu, il est vrai, aucune autorité semblable de Velasquez, mais les intérêts de la couronne d'Espagne, qui l'emportaient sur toute autre considération, l'exigeaient impérieusement.

Ces conférences, tenues dans la nuit, ne pouvaient néanmoins échapper aux amis de Velasquez (2). Ils accusaient hautement Cortés d'être l'instigateur de menées si déloyales. Ils le sommaient de hâter le retour à Cuba, menaçant, en cas de refus, d'abandonner son drapeau avec tous les soldats restés fidèles au gouverneur.

Cortés, loin de paraître offensé du ton hautain de leurs discours, répondit avec douceur qu'il n'était jamais entré dans sa pensée de dépasser ses instructions. Son opinion personnelle pouvait bien être de rester dans le pays et d'y continuer un commerce lucratif, mais si l'armée pensait autrement, il devait se soumettre aux vœux de l'armée et donner l'ordre du retour. Une proclamation, publiée le lendemain matin, invita en effet les troupes à se tenir prêtes pour l'embarquement (3).

A cette nouvelle, grande fut la rumeur dans l'armée. Nombre de ceux mêmes dont les clameurs avaient été les plus bruyantes, commencèrent à se repentir, avec la mobilité naturelle à l'homme dont les vœux sont trop vite exaucés.

(2) La lettre du *cabildo* de Vera-Cruz ne dit rien de ces conférences nocturnes. Bernal Diaz, qui en avait fait partie, est une autorité suffisante.

(3) Gomara, *Crónica*, cap. 30. Las Casas, *Hist. de las Indias*, Ms., l. 3, cap. 121. Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., 80. Bernal Diaz, idem, *loc. cit.*, *Declaracion de Puertocarrero*, Ms.

La déposition d'une personne aussi respectable que Puertocarrero, reçue dans le cours de l'année suivante, après son retour en Espagne, est un document d'une grande importance.

De leur côté, les partisans de Cortés ne restaient pas oisifs; leur conduite fut fort habile; ils entourèrent la tente du général; ils le sommèrent de contremander le départ: « Nous sommes venus, disaient-ils, pour fonder une colonie, si les circonstances le permettaient, et maintenant vous vous dites sans ordres du gouverneur. Mais des intérêts bien plus puissants que ceux de Velasquez parlent ici. Ces vastes territoires ne lui appartiennent pas. N'ont-ils pas été découverts pour la couronne de Castille (4)? Les intérêts de cette couronne exigent que l'on fonde une colonie au lieu de perdre le temps à trafiquer avec les indigènes ou de retourner à Cuba, ce qui serait bien pis encore. Si vous refusez, ajoutaient-ils, nous protesterons tous contre une conduite si déloyale! »

Cortés accueillit ces remontrances de l'air embarrassé d'un homme qui ne s'y serait pas attendu. Il demanda modestement le temps de réfléchir, et promit de répondre le lendemain. A l'heure dite, il rassembla les troupes pour les haranguer en peu de mots: Il n'y avait, disait-il, s'il se connaissait bien lui-même, personne qui fût plus dévoué que lui aux intérêts des souverains et à la gloire du nom espagnol. Non-seulement il avait consacré toute sa fortune aux frais de l'expédition, mais encore il avait contracté dans le même but des dettes considérables, comptant, pour les acquitter, sur les profits du commerce avec les indigènes. Mais puisque l'armée pensait autrement, il était prêt à sacrifier ses intérêts particuliers à ceux de l'état (5). Il conclut en se déclarant dis-

(4) Les écrivains espagnols emploient tantôt l'expression de « souverains » et tantôt celle de « d'empereur, » indiquant, dans le premier cas, la reine Jeanne la Folle, mère de Charles-Quint, et Charles-Quint lui-même. Tous les actes et toutes les ordonnances publiques étaient rendus en leur double nom. Le titre d'altesse, qui, jusqu'au règne de Charles-Quint, avait été donné d'ordinaire, mais non pas toujours, comme Robertson l'imagine (*Histoire de Charles V*, vol. 2, p. 59), au souverain, fit peu à peu place à celui de « majesté, » que Charles affecta de prendre depuis son élévation au trône impérial. On trouve parfois ce même titre dans la correspondance du Grand Capitaine et des autres courtisans du règne de Ferdinand et d'Isabelle.

(5) D'après Robertson, Cortés dit à ses compagnons qu'il s'était proposé

posé à fonder une colonie *au nom des souverains espagnols*, et à en nommer les magistrats (6).

Il choisit immédiatement pour alcaides Puertocarrero et Montejo, le premier son intime ami, le second partisan de Velasquez, mais cette raison même déterminait son choix, et l'événement justifia sa politique. Le regidor, l'alguazil, le trésorier et autres fonctionnaires, furent pris parmi ses amis personnels ou ses adhérents. Tous prêtèrent le serment légal, et la ville qu'il s'agissait de fonder reçut d'avance le titre de *Villa Rica de Vera Cruz*, la Riche Ville de la Vraie Croix, titre qui indique assez bien le double mobile spirituel et temporel des aventuriers espagnols dans le Nouveau-Monde (7). Ainsi, d'un trait de plume, en quelque sorte, le camp de Cortés se trouva métamorphosé en une grande communauté civile.

La nouvelle municipalité ne tarda pas à entrer en fonctions, et Cortés, se présentant chapeau bas devant elle, déposa sur la table les pouvoirs qu'il tenait de Velasquez, pouvoirs naturellement abrogés par ceux de la magistrature de Villa Rica de Vera Cruz. Il sortit ensuite de la salle le plus humblement du monde (8).

d'établir une colonie sur la côte avant de pénétrer dans l'intérieur du pays; mais il renonça à ce dessein, sur les instances de ses soldats, qui voulaient tenter tout de suite l'aventure. Dans la page suivante, on voit Cortés organiser cette même colonie. (*Histoire d'Amérique*, t. 2, p. 241, 242.) L'historien aurait dû consulter Bernal Diaz et Herrera ou la *Lettre de Vera-Cruz*, dont il avait une copie. Ces autorités sont d'accord pour établir les faits tels que les présente notre texte.

(6) Las Casas, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 3, cap. 122. *Carta de Vera-Cruz*, Ms. *Declaracion de Montejo*, Ms. *Declaracion de Puertocarrero*.

« Notre général, après quelques instances, finit par céder, » remarque le naïf et vieux soldat Bernal Diaz, « car, comme dit le proverbe, vous me demandez de faire ce que j'ai déjà décidé. » Tu me lo rogas, é yo me lo quiero. *Hist. de la conquista*, cap. 42.

(7) D'après Bernal Diaz, le nom de Vera-Cruz fut donné à la ville en mémoire du débarquement des Espagnols un vendredi saint. *Hist. de la conquista*, cap. 42.

(8) Solis, dont le goût pour les harangues aurait pu satisfaire l'abbé Mably

Le conseil, ayant pris le temps convenable pour délibérer, et fait rappeler Cortés, lui dit qu'après mûre réflexion, personne ne semblait plus capable que lui de régir les intérêts de la communauté, dans la paix et dans la guerre; qu'en conséquence, il était élu à l'unanimité, au nom de Leurs Majestés Catholiques, capitaine général et grand juge de la colonie. On lui accordait en outre, comme au souverain, le cinquième de l'or et de l'argent qu'on pourrait acquérir par commerce ou conquête (9).

Cortés se trouva ainsi revêtu de la suprême autorité civile et militaire; l'occasion de l'exercer ne devait pas se faire attendre.

Les événements dont nous venons de parler s'étaient succédé avec tant de rapidité, que les partisans de Velasquez, pris en quelque sorte au dépourvu, n'avaient pu faire acte d'opposition. Quant tout fut consommé, leur colère éclata; ils n'épargnèrent pas l'injure, protestant contre ce qu'ils appelaient une conspiration. L'autre parti répondit à ces attaques; la querelle s'aigrit; on faillit en venir aux mains. Cortés crut devoir sévir contre les principaux meneurs. Velasquez de Léon, parent du gouverneur de Cuba, Escobar, son page, et Diego de Ordaz, furent mis aux fers et transportés à bord des vaisseaux. Pour disperser les soldats les plus mutins, on en détacha un grand nombre avec une forte escorte, sous Alvarado, pour aller en fourrageurs. Les vivres manquaient dans le camp.

Pendant leur absence, Cortés employa, pour gagner les récalcitrants, tous les arguments que la cupidité et l'ambition peuvent fournir. Les plus belles promesses, l'or même, dit-on, furent prodigués, et peu à peu les esprits s'ouvrirent à une

lui-même (voyez son traité, *De la manière d'écrire l'histoire*), a placé en cette circonstance dans la bouche du héros un discours fleuri, dont on ne découvre aucune trace dans les récits contemporains. *Conquista*, lib. 2, cap. 7.

(9) « Lo peor de todo, que le otorgamos, » dit Bernal Diaz, avec un peu d'aigreur, était « que le dariamos el quinto del oro de lo que se huiese, despues de sacado el real quinto. » (*Hist. de la conquista*, cap. 42.) La Lettre de Vera-Cruz ne dit rien de ce cinquième.

plus nette intelligence de la question. Le retour des fourrageurs et l'abondance rétablie dans le camp, concoururent puissamment au même résultat. La bonne humeur revint avec la bonne chère; les factions rivales se donnèrent la main, et ce reflux de l'opinion finit par entraîner les fiers hidalgos mis aux fers à bord des navires. Ils reconnurent le nouveau gouvernement. Le plus singulier est que cette conversion forcée fut sincère, et qu'à partir de ce jour, Cortés n'eut pas plus de dévoués partisans que ces mêmes cavaliers rebelles (10).

Telle était l'habileté de cet homme vraiment extraordinaire: tel était l'ascendant qu'il avait acquis en quelques mois sur ces esprits impétueux. L'ingénieuse transformation d'une armée en communauté civile lui assurait une base nouvelle et solide pour ses futures opérations. Il pouvait désormais marcher en avant sans craindre le contrôle ou le frein d'une autorité supérieure à la sienne, la couronne exceptée, car c'était d'elle seule qu'il était censé tenir ses pouvoirs actuels. Loin d'encourir ainsi le reproche d'usurpation, il rejetait sur l'armée entière une bonne partie de la responsabilité qui, jusqu'alors, pesait sur lui. Il liait de la manière la plus indissoluble la fortune de ses compagnons à la sienne. Tous désormais, jouant le même jeu, devaient subir les mêmes chances, Cortés, n'étant plus resserré dans le cercle étroit d'une spéculation mercantile, pouvait donner carrière à ses vastes projets (11).

(10) *Carta de Vera-Cruz*, Ms. Gomara, *Crónica*, cap. 30, 31. Las Casas, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 3, cap. 122. Ixtlilxochitl, *Hist. chic.*, Ms., cap. 80. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 42. *Declaraciones de Montejo y Puertocarrero*, Mss.

Dans le procès de Narvaez contre Cortés, ce dernier est accusé d'être possédé du diable, Lucifer seul ayant pu lui gagner ainsi l'affection de ses soldats. (*Demanda de Narvaez*, Ms.) Solis, d'un autre côté, est un panegyriste plus zélé de son héros que son propre chapelain, Gomara, ou les dignes magistrats de Vera-Cruz. Je préfère un témoignage plus impartial: c'est le récit de l'honnête Bernal Diaz, si souvent cité.

(11) Tout cela paraît assez peu logique, si l'on considère que Cortés nomma lui-même le corps qui l'investit à son tour du commandement; il

L'harmonie rétablie, on transporta de nouveau les canons à bord de la flotte, qui reçut l'ordre de côtoyer le rivage dans la direction du nord, jusqu'à Chiahuitsala, ville voisine du port où devait s'élever Villa Rica de Vera Cruz. Cortés se proposait de visiter, à la tête de ses troupes, Cempoalla, qui se trouvait sur son chemin. La route conduisait, pendant plusieurs milles, à travers les plaines stériles dont la moderne Vera Cruz est entourée. Aucune trace de végétation ne s'offrait aux yeux dans ce désert de sables; mais on pouvait contempler les flots bleus de l'Atlantique, et dans le lointain le superbe Orizaba, dont la couronne de neiges éternelles domine tous les gigantesques enfants de la chaîne des Andes (12). A mesure que l'armée avançait, le pays prenait un aspect plus verdoyant et plus fertile. Une rivière, tributaire sans doute du Rio de la Antigua, barrait le chemin. On la traversa, non sans quelque peine, sur de vieux canots abandonnés près des bords. Un panorama bien différent se déroula alors aux regards des Espagnols. C'étaient de vastes plaines ondulées, couvertes d'un riche tapis de verdure, ombragées de cacaoyers et de palmiers à panaches, dont les troncs élancés et grêles laissaient apercevoir, dans leurs intervalles, des daims et d'autres animaux inconnus. Quelques cavaliers donnèrent la chasse aux daims, et en blessèrent plusieurs, sans réussir à en tuer aucun. On aperçut aussi des faisans et d'autres oiseaux, entre autres le dindon sauvage, orgueil des forêts américaines, et que les chroniqueurs décrivent comme une variété du paon (13).

L'armée traversa plusieurs villages abandonnés où s'éle-

comptait sur sa bonne étoile, en d'autres termes, sur le succès de l'entreprise, pour justifier sa conduite aux yeux de l'empereur.

(12) On ne donne pas le nom de la montagne, et il est probable qu'on ne le savait pas; mais la minutieuse description du manuscrit de Vera-Cruz ne permet pas de douter que ce fut celle qui est mentionnée dans le texte. Il n'existe qu'un pic plus élevé dans toute la longue chaîne des Cordillères mexicaines.

(13) *Carta de Vera-Cruz*, Ms. Bernal Diaz, *Historia de la conquista*, cap. 44.